

## André Forcier et l'Amérique

Maurice Elia

---

Numéro 200, janvier–février 1999

Numéro 200

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Elia, M. (1999). André Forcier : et l'Amérique. *Séquences*, (200), 30–30.

Gallimard ne se soit pas rendu compte que Song Liling est en réalité un homme?), se veut une méditation sur la différence, et plus particulièrement sur les apparences.

Recyclant les obsessions qui ont marqué la plupart de ses films précédents, David Cronenberg construit avec *Crash* (1996), son film peut-être le plus ascétique. Œuvre spirituelle dans le sens où le cinéaste, par les interrogations qu'il nous lance constamment en pleine face, notamment en ce qui a trait au devenir de notre sexualité en cette fin de siècle, illustre un tableau lugubre où les angoisses et les questionnements existentiels ne sont que le reflet d'une société hypermécanisée.

Élie Castiel

## André Forcier

### et l'Amérique



Je me suis souvent demandé quel attachement mystérieux me liait à son œuvre, son univers – à tout ce désordre plus ou moins foisonnant qui a pour nom André Forcier.

Une chose est sûre: à tous les coups, avec ses films, il ébranle l'indifférence que l'on peut réserver aux œuvres constamment incongrues, à dessein déconcertantes – toutes ces œuvrettes qui, à diverses époques de l'histoire du cinéma local, permettent aux extrémistes et aux neutralistes de se donner tacitement la main, redécouvrant une vague mais provisoire unanimité.

Forcier inspire une sorte de respect déguisé en dérision affectueuse qui n'est pas sans rappeler la personnalité même de la majorité de ses héros, hommes et femmes à la séduction naturelle et congénitale, perpétuellement disponibles et accueillants. L'œuvre, faite de méandres, de longues périodes d'attente oisive, nous fait croire en l'indulgente fragilité de son travail, en la sincérité de son auteur – et peu

importe ce que pourront en penser les maniaques de l'objectivité biographique.

Ce qui me lie à son monde, c'est peut-être cette sincérité même, celle qui fait de lui un auteur d'Amérique, un artiste de ce continent, mais aussi un admirateur des États-Unis, de ses héros mythiques et de ses aventuriers, de leur gravité romantique, de leur caractère effervescent et tumultueux.

Observer et étudier les personnages de *Kalamazoo*, du *Vent du Wyoming* ou de *La Comtesse de Baton Rouge* (déjà, ces titres!), c'est retrouver en eux une immédiateté, une vigueur qui sont le propre des héros américains de cinéma. En fait, l'Amérique de Forcier est une Amérique de bandes dessinées, qui se définit par son opposition à l'American Way of Life. C'est aussi une Amérique d'anciens hippies, de pessimistes lucides, dotés de cette joie tranquille propre aux inconscients. C'est sans doute la raison pour laquelle les saltimbanques de Forcier nous apparaissent si chaleureux. Englués dans leurs obsessions, leurs petits symboles et leurs sortilèges bon marché, ils se laissent aller à de petites déprimés (c'est à ce stade-là qu'ils se font traiter de paumés) dont ils se sortent à l'avenant, avec les modestes moyens qui sont à leur portée.

Forcier s'est lentement créé, au fil de ses films, un petit monde subtilement païen, qui n'a foi qu'en une sorte de magie née d'on ne sait où. La démarche de son cinéma est celle qu'ont l'habitude d'adopter ses personnages: la voie ordinaire et généreuse de l'artiste qui sème un peu de bonheur nostalgique de ville en ville avant de repartir vers le couchant. C'est le cowboy des westerns classiques, le justicier qui fait face à l'absence de vaillance de ceux qui l'entourent, le privé en proie à des frustrations bogartiennes, l'extraterrestre éberlué spielberguien. C'est l'homme de la Frontière, avec ses bizarreries, ses impulsions imprévisibles, ses blagues foireuses, avec un jour, la soif de la bagarre, de l'alcool et du sexe, puis le désir de faire pénitence dès le lendemain à l'aube. Le cinéma de Forcier est un véritable saloon en plein XXe siècle urbain, où l'on se tape sur la gueule en se racontant des histoires avant de se jeter allègrement sous les couvertures. La fiction avant la friction. Un cinéma de santé.

Pour Forcier, il semble que tout ait sa place et sa valeur intrinsèque dans l'univers. C'est presque une règle qui finalement donne son unité à ses constructions vaguement baroques. L'homme doit sans arrêt se dépasser, s'élever, même s'il doit recharger ses batteries cardiaques au moteur d'une petite moto, ou se laisser propulser dans le vide par la gueule d'un canon. Bien entendu, dans ces récits récurrents de bohémiens prestidigitateurs, il y a des zones éclatantes, des points d'ombre, des vertiges, et aussi des lacunes, des clichés, des bêtises – toute une formidable confusion de désirs, d'intuitions et d'intentions, une aptitude innée au bonheur, mariée toutefois à une terreur de la convention. Le discours de Forcier est direct, humble, presque familial et, ce faisant, il assume ses désordres. Les années passent et l'homme continue de mener son cirque candide et répétitif. Tant mieux pour nous: il faut avoir le courage de marcher fièrement derrière ceux qui chantent encore.

Maurice Elia